



FEMME NOIRE

ENTRETIEN AVEC ANGÉLIQUE KIDJO ET ISAACH DE BANKOLÉ

Ce spectacle de clôture du 71^e festival est structuré autour du long poème *Élégie pour la reine de Saba* publié par Léopold Sédar Senghor dans *Élégies majeures*, son dernier recueil, en 1979.

Angélique Kidjo : Quand Olivier Py m'a appelée pour rendre un hommage à la femme africaine au Festival d'Avignon, je travaillais sur l'idée d'un spectacle autour de la reine de Saba que m'avait proposé un compositeur classique. C'est là que j'ai découvert *Élégie pour la reine de Saba*. Je n'ai pas pu résister à la beauté d'une langue française si belle et à sa profondeur fascinante. Pour moi, il fallait que cet hommage à la beauté de la femme noire soit dit par un homme et que la femme lui réponde en chantant. J'ai pensé à Isaach de Bankolé, qui est de parents béninois et qui a grandi en Côte d'Ivoire pendant que je grandissais à Cotonou et, tout de suite quand je lui ai proposé, il m'a dit : « on y va ».

Isaach De Bankolé : Cela a été une agréable surprise quand Angélique m'a demandé si je ne voulais pas me joindre à elle. Angélique est ma sœur à New York : nous sommes partis aux États-Unis en même temps, à la fin des années 1990. Nous nous voyons souvent et nous avons notamment participé ensemble au film *Mother of George* d'Andrew Dosunmu, qui se déroule dans la communauté nigériane à Brooklyn.

Quelle sera la forme de ce spectacle ?

A.K. : Quand Senghor évoque la femme, il fait appel à tous les sens – le regard, le toucher, l'odorat, le goût, l'ouïe. On voit le décor dans son écriture et c'est passionnant de le faire vivre ! Nous faisons dialoguer le poème, les chansons, les instruments. Le texte appelle un chant à la manière d'une toile que l'on tisse. Le spectacle raconte l'histoire de la beauté de l'Afrique.

Vous aurez avec vous une légende de la musique africaine.

A.K. : J'ai appelé Manu Dibango. Son titre *Soul Makossa* est un des premiers tubes africains à s'être répandu dans le monde entier. Il l'a sorti alors que j'étais enfant, au Bénin. Mais, à l'époque, il était aussi réputé pour ses arrangements, et notamment sur les disques de Bella Bellow [jeune star togolaise décédée tragiquement à vingt-huit ans en 1973]. J'ai aussi invité Dominic James, mon guitariste. Il vient du Congo Kinshasa et nous nous connaissons depuis seize ans. Il m'accompagne quand je vais dans les universités américaines faire des lectures de mon autobiographie [*Spirit Rising, My Life, My Music*, publié par Harper Collins en 2014]. Je l'ai rencontré quand je cherchais un guitariste africain à New York. Il fait évoluer la guitare congolaise avec toutes les musiques qu'il entend aux États-Unis et il passe d'un style à l'autre sans effort. Il joue avec moi et il accompagnait aussi Shakira quand elle a fait l'hymne de la Coupe du monde de football en 2010.

I.D.B. : Retrouver Manu Dibango, autre figure emblématique de l'Afrique, c'est un peu comme travailler en famille. Une manière de boucler la boucle, mais pas du tout dans une forme conventionnelle – par la poésie, et dans la Cour d'honneur. Quel cadeau !

Isaach, vous êtes né en 1957, et Angélique, en 1960. Vous avez donc grandi à l'époque où Léopold Sédar Senghor était un des phares de la culture et de la politique en Afrique. Quelle était sa place dans vos années de formation ?

A.K. : Avant le collège, on ne lisait pas d'auteurs africains parce qu'à l'époque, la littérature enfantine venait d'Occident. Quand on passait au collège des auteurs comme Ousmane Sembène, Cheikh Hamidou Khane ou Cheikh Anta Diop, c'était une révolution. Senghor arrivait au lycée, en seconde sûrement, en même temps que *Les Fleurs du Mal* et *Antigone*. Ma conscience politique avait commencé à la maison avec mes parents mais l'Afrique arrive vraiment avec *Le Soleil des indépendances* d'Ahmadou Kourouma. Jusque-là, Senghor était avant tout un merveilleux poète avant que je ne le découvre en président. Je me demande surtout comment il parvient à écrire aussi bien sur l'être humain tout en faisant de la politique, sans devenir fou de frustration – la frustration notamment de ne pas parvenir à la pleine indépendance du Sénégal.

I.D.B. : Senghor a embrassé le terme de négritude forgé par Aimé Césaire. Il célèbre l'homme noir pour célébrer l'universel. Il est important en tant que poète, mais aussi en tant qu'homme politique qui a stabilisé la démocratie au Sénégal. La poésie de Senghor est une langue précieuse. Il a été le premier Africain membre de l'Académie française et cela a été une fierté pour nous tous – un Africain qui bouleverse la langue des Européens... Je me sens petit par rapport à ce projet. J'ai envie de rendre justice à Léopold Sédar Senghor. Là aussi, c'est un peu boucler la boucle. Plus tard, un autre Noir a été élu à l'Académie française, l'Haïtien Dany Laferrière, avec qui j'ai travaillé, puisqu'il a écrit le scénario de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*.

A.K. : Notre histoire n'est pas dans toutes les écoles, dans tous les programmes scolaires. Je rêve qu'avec ce spectacle, des jeunes aient envie de lire Senghor et qu'il leur fasse l'effet qu'il a eu sur moi quand j'ai commencé à le lire.

Quand Senghor écrit sur la reine de Saba, il ne parle pas seulement d'une femme...

A.K. : Il dit qu'il veut la femme debout. Et que sans femme forte, il n'y a pas d'homme fort. *Élégie pour la reine de Saba*, c'est le texte d'un homme qui n'exerce pas de domination sur la femme. Senghor est en demande de la femme, fier d'être le partenaire de cette femme.

I.D.B. : Il célèbre la femme africaine et la terre africaine, qui sont pour lui similaires. Il caractérise la femme en tant que terre. Senghor n'est pas seulement un auteur majeur parce qu'il écrit un hommage à la femme africaine, mais parce qu'il fait de cette célébration un pas important sur la route pour libérer l'homme africain de tout complexe d'infériorité et de toute forme de colonialisme. Il célèbre la femme qu'il faudrait que nous célébrions tous, c'est-à-dire nos épouses, nos mères, nos filles, nos sœurs, dont il dit comment les chérir et les respecter, non seulement le 8 mars ou le jour de ce spectacle, mais tous les jours de l'année. Je connaissais le texte mais ne l'avais pas fréquenté depuis longtemps. Je l'ai lu les larmes aux yeux. Ma mère n'est plus de ce monde mais si j'avais lu plus tôt cette *Élégie*, je me serais peut-être occupé différemment d'elle.

Isaach De Bankolé, c'est votre retour à Avignon.

I.D.B. : J'attendais depuis longtemps de revenir. J'étais venu à Avignon en 1986 avec la petite pièce *Tabataba* de Bernard-Marie Koltès à l'Hospice Saint-Louis, puis quelques années plus tard pour *Ma vie dans la brousse des fantômes* d'Amos Tutuola au théâtre des Carmes. Cet hommage à l'Afrique est pour moi une double chance de revenir en France avec ce théâtre qui n'est pas classique, et avec la langue si précieuse d'un classique élaboré par un immense auteur africain.

Vous êtes l'un et l'autre des Africains francophones vivant aux États-Unis...

A.K. : En fait, j'ai besoin de trois pays pour mon équilibre. Sans la France et le Bénin, je ne pourrais pas vivre aux États-Unis. Ma fille est métisse, elle a vingt-quatre ans et elle donne des cours au lycée français de Chicago.

I.D.B. : Je ne suis pas parti de France parce que je ne voulais plus de cette langue, mais pour la répandre ailleurs. Je voulais m'attaquer à d'autres cultures, armé de la francophonie. En ce sens, Senghor aussi est visionnaire : le métissage de son écriture est universel.

A.K. : Il y a beaucoup de tristesse actuellement aux États-Unis, comme une chape de plomb, mais les gens ne lâchent pas. Nous sommes beaucoup à penser que, par la musique, par le théâtre, les choses peuvent évoluer. C'est pour cela que j'ai décidé de reprendre sur scène, ce printemps, l'album *Remain in Light* de Talking Heads. À l'époque [l'album date de 1980], ils écoutaient tout le temps Fela Kuti et l'album est plein de *call and responses* et de boucles comme dans les musiques de transe. J'avais envie de ramener cet album américain vers l'Afrique. Vous savez, pour les ponts, je n'ai pas besoin d'ingénieur des ponts et chaussées : je les construis moi-même !

Propos recueillis par Bertrand Dicale



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA17